

Enlightenment Virtue, 1680-1794. Edited by JAMES FOWLER and MARINE GANOFSKY. *Oxford University Studies in the Enlightenment*, 2020:3. Voltaire Foundation, Oxford University. Un vol. de 282 p.

Suivant la voie ouverte, il y a plus de quatre-vingts ans, par Paul Hazard dans *La Crise de la conscience européenne*, le volume collectif dirigé par James Fowler et Marine Ganofsky se donne pour objectif de lier l'évolution des conceptions de la vertu en France et en Europe au tournant séculier de la pensée dans le long XVIII^e siècle. L'introduction des éditeurs suit, d'une part, la trajectoire philosophique qui conduit à l'émergence d'une « moralité postchrétienne » et, d'autre part, les origines idéologiques et politiques de la notion de vertu civique telle qu'elle se développe à partir du milieu du XVIII^e siècle et jusqu'à la Révolution. Suit une série d'études qui mettent en lumière l'omniprésence des discours sur la nature de la vertu, leur hétérogénéité et leurs métamorphoses, leur rapport avec la question du genre. Essais de philosophie morale et politique, écrits pédagogiques et théologiques, journaux intimes, pamphlets et harangues révolutionnaires, fictions dramatiques et romanesques sont convoqués dans cet ensemble organisé selon un ordre chronologique, à l'intérieur duquel on trouve un certain nombre de regroupements thématiques.

Les trois premières contributions sont consacrées au versant philosophique de la question. Michael Moriarty remonte aux origines, convoquant les moralistes et les philosophes français du XVI^e et du XVII^e siècles et la double tradition, antique et chrétienne, dont ils sont les héritiers, pour montrer comment les débats centrés sur l'éthique de la vertu, et plus particulièrement sur la notion d'amour-propre éclairé (compatible avec l'amour de Dieu et susceptible d'ouvrir sur le bien commun), rendent possible le développement des nouvelles perspectives éthiques qui seront celles des Lumières. L'héritage de Bayle et de son « athée vertueux » est étudié par Nicholas Treuherz qui met l'accent sur la manière dont La Mettrie, Diderot, Helvétius ou d'Holbach abordent la question des lois qui doivent venir en renfort aux vertus nées de l'interaction entre sociabilité et intérêt personnel. Enfin, James Fowler analyse les affinités qui persistent entre le Diderot matérialiste et athée des années 1750 et Shaftesbury, l'auteur déiste de *Inquiry concernig virtue or merit* dont il a été le traducteur en 1745 : tout en s'opposant sur le rapport entre vertu et récompense (exclusif pour Shaftesbury, nécessaire pour Diderot), les deux partagent l'idée d'une vertu séculière indépendante de l'existence ou l'inexistence de Dieu, ainsi que celle d'une convergence du « bien particulier » et du « bien général ».

Dans un autre registre, celui d'une pensée moins novatrice que celle qui occupe en général les historiens des idées, Alicia C. Montoya s'intéresse à la survivance des discours chrétiens sur la vertu dans les écrits pédagogiques et à leur évolution. À travers les textes de Sarah Fielding, Mme de Beaumont et Mme de Genlis, elle montre le déplacement prudent, produit sous l'effet des Lumières, de l'accent traditionnellement mis sur les vertus religieuses vers l'instruction de citoyens vertueux.

Des manuels et des fictions pédagogiques, le volume passe à la comédie et à ses usages instructifs. Ioana Galleron examine la manière dont Saurin, ami de Diderot, retravaille, en 1760, dans *Les Mœurs du temps*, le genre satirique de la comédie de mœurs (*a priori* peu compatible avec l'esprit des Lumières et sa confiance dans la nature humaine), en y assurant la domination, en termes de nombre et de présence sur scène, des personnages positifs, susceptibles de servir de modèles de vertu. La contribution de Karen Nehlsen Manna, convoquant la comédie de Lesage et surtout celle de Boissy et son traitement de la notion de vertu masculine, nous ramène quelques décennies en arrière. On s'intéresse ici à l'idéal de l'« honnête homme », tel qu'il est défini dans les manuels de conduite du XVII^e siècle, et à la valeur didactique que revêt

son portrait parodique sur scène : les représentations efféminées de l'honnête homme serviraient à déconstruire la normativité en matière de genre et d'éthique, et constitueraient un moyen de créer une définition nouvelle de la vertu civique. Cette même représentation dégradée des vertus masculines est interrogée par Jean-Alexandre Perras, à travers le traitement littéraire de la figure sociale et politique du « petit-maître », associée à l'idée du déclin des mœurs et des vertus qui caractérise le XVIII^e siècle par opposition au siècle de Louis XIV. Le personnage satirique met en évidence les paradoxes et la complexité de la conception de la *virtus* au siècle des Lumières et ses liens avec les idées de masculinité et d'engagement politique. Un autre éclairage sur la question de la vertu masculine (et féminine) est enfin proposé par l'étude que fait Mathilde Chollet des lieux communs consignés, entre 1752 et 1754, dans le journal d'Henriette de Marans, une provinciale anoblie de fraîche date, qui se prépare ainsi aux échanges avec son nouvel entourage aristocratique.

Notre progression dans le siècle se poursuit avec la fiction libertine et deux contributions qui abordent la question de la vertu féminine et du plaisir sexuel. Marine Ganofsky fait l'hypothèse d'un détournement de la leçon du mythe platonicien de Gygès dans le roman libertin : plutôt que de dénoncer comme pure apparence la vertu chaste, vaincue dans le secret de l'intimité, il s'agirait de promouvoir la vertu décence, qui assure, d'une part, l'indispensable conformité aux règles de la société et de l'ordre public, et qui, valorisée jusque dans le secret de l'intimité, s'avère, d'autre part, essentielle à l'art libertin de l'amour. Ce constat semble partagé par l'article suivant, où Lydia Vázquez, juxtaposant œuvres romanesques et théories du corps féminin, s'attache à expliquer le paradoxe du désir masculin pour un objet à la fois vertueux (chaste) et sensuel.

Au terme de l'enquête, deux articles sont consacrés à la problématique de la vertu pendant la Révolution et la Terreur. Pierre Saint-Amand montre comment, dans ses *Réflexions sur le procès de la reine*, Mme de Staël s'emploie à renverser le discours des libelles en faisant de Marie-Antoinette non seulement une incarnation des vertus maternelles et conjugales, mais une madone politique dont le « sublime exemple » doit être imité par tout vrai républicain. Patrice Higonnet, de son côté, aborde, avec Marx et Tocqueville, la religion de la vertu chez Robespierre et analyse les circonstances complexes de son glissement vers la Terreur.

Le volume se termine sur une réflexion de Daniel Brewer qui met en évidence le rapport entre l'émergence d'une nouvelle conception de la vertu et les perspectives sensualistes et matérialistes qui participent alors à la redéfinition du sujet humain. Un nouveau discours sur la vertu se fait jour qui accorde une place prépondérante aux sens du sujet et aux sentiments qu'ils produisent lors de ses interactions avec le monde. C'est ce principe d'échange qui explique le rôle essentiel dévolu aux représentations fictionnelles de la vertu, perçues comme étant susceptibles de la reproduire chez le lecteur ou le spectateur.

À cet égard, on peut regretter que le recueil, très complet quant aux références philosophiques, le soit un peu moins pour ce qui est des formes esthétiques nouvelles engagées dans l'incitation à la vertu (roman sentimental, drame bourgeois...). Les contributions dans ce domaine sont en effet largement orientées vers la question du rapport entre la vertu et le genre, ce qui contribue sans doute à l'actualité du volume, mais en limite quelque peu l'ambition synthétique. Il reste que le choix de la notion de vertu comme porte d'entrée dans les problématiques essentielles des Lumières n'en révèle pas moins, dans cet ouvrage collectif, sa grande efficacité.